

L'expression de la douleur dans les récits de guerre de Georges Duhamel

M^a Carme Figuerola
Universitat de Lleida

Si la guerre était devenue un sujet littéraire depuis l'Antiquité, jamais elle n'avait fait couler autant d'encre qu'en 1914. Au XX^e siècle elle avait cessé d'appartenir à une élite sociale et devenait une affaire à tous. Un chiffre considérable d'intellectuels allaient prendre des armes et pourraient –dans le meilleur des cas– offrir leur témoignage, susceptible d'intéresser un large éventail de la population.

Parmi ces ouvriers de la pensée se range Georges Duhamel. A ses trente ans il n'hésite pas à s'engager dans la lutte. Est-ce à cause du patriotisme qui anime une grande partie de la nation¹? A en juger par ses propres réflexions, il s'agit moins d'une option politique que d'une action solidaire:

... au mois de septembre 1914, un grand esprit de résolution et de sacrifice animait tous les Français de bonne volonté. Je m'étais engagé pour servir mon pays humblement, fièrement, dans la mesure extrême de mes forces,...²

Idée sur laquelle il revient quelques ans après dans *La Pesée des âmes*³ où il insiste sur comment sa femme accepte ce sacrifice même s'il entraîne un déséquilibre familial maintes fois évoqué. Sans doute, lorsque le conflit éclate Duhamel ne s'attendait pas à son destin et ne pouvait pas deviner le futur visage de la guerre. Après la bataille de la Marne la confiance règne encore dans les coeurs et l'écrivain peut parler des "délices de l'aventure, la

¹ "Ainsi, presque tout l'arc-en-ciel du milieu intellectuel était représenté, avec, comme élément différentiel, plus ou moins de "nationalisme" dans les attendus de la proclamation du devoir de défense nationale" (SIRINELLI, Jean-François, *Intellectuels et passions françaises*, Arthème Fayard, Paris, 1990, p.39.)

² Georges DUHAMEL, *Civilisation*, Mercure de France, Paris, 1967.

³ "La résolution de servir, de partir, de partager le sort des hommes de mon âge, cette résolution, prise dès la première heure, l'avait été, faut-il le dire? en total accord avec la compagne de ma vie." (*La Pesée des âmes*, Mercure de France, Paris, 1949, p. 33-34.)

noblesse des servitudes militaires, les surprises et les hasards de la campagne.”⁴

A cause de son affectation au corps médical –d’abord à l’hôpital de Bégin, puis dans des autochirs et quelque ambulance– il ne participe pas de la vie des tranchées et pourtant, il n’est pas épargné des effets entraînés par la lutte sanglante. Constamment il en aperçoit les dégâts humains. Que ce soit pendant l’étape en Artois, à la Somme, en Champagne...les blessés parviennent sans cesse et fournissent un travail continu qui le prend presque jusqu’aux défaillances. Parfois la tâche devient si ardue que l’homme s’efface devant le mal:

Dans de tels moments, les patients se succédaient si vite que nous ne connaissions d’eux que la blessure: l’homme repartait, encore plongé dans le sommeil; nous avions pris, pour lui, toutes décisions sans, pour ainsi dire, avoir entendu sa voix ni considéré le visage.⁵

A cette condition se joint la proximité, dans certains cas contiguïté, entre l’équipe chirurgicale dont Duhamel fait partie et le centre du conflit⁶. Position qui ne masque pas le spectacle douloureux. Au contraire, cet angle de vue dévisage la vraie face de la guerre et c’est alors que l’écrivain se rend compte de ses dimensions réelles:

Car nous étions à la guerre; mais cela ne se passait pas du tout comme nous l’avions imaginé. Le chœur des suppliciés s’élevait par bourrasques et nous ne pensions plus à nos rêveries, mais seulement à la pressante réalité. Nous allions de lit en lit, apprenant à connaître chacun de ces malheureux, la douleur de chacun, la façon de souffrir de chacun, le désespoir de chacun.⁷

L’expérience vécue se trouve donc à la base des récits de guerre. Des ouvrages comme *Vie des Martyrs*, *Civilisation*, *La Possession du monde* ou *La Pesée des âmes*, ce dernier écrit plusieurs années après et se distinguant des autres par son caractère autobiographique, apportent un témoignage direct moins porté sur les événements que sur les sentiments douloureux provoqués par la tragédie. Ce tout aboutit à un document particulier mais avec lequel s’identifièrent un grand nombre de ses contemporains⁸ et qui lui valut la

⁴ *Ibid.*, p. 49.

⁵ Georges DUHAMEL, *Vie des martyrs*, Mercure de France, Paris, 1966, p. 104.

⁶ “Un obus était tombé au coin du bâtiment, enfonçant les fenêtres de trois salles, projetant des pierres en tous sens et criblant d’éclats énormes les plafonds et les murailles. Les blessés gémissaient dans les flots d’une fumée âcre. Ils étaient couchés si près du sol qu’ils n’avaient reçu que des plâtras et des éclats de verre; mais la commotion fut telle qu’ils moururent presque tous dans l’heure qui suivit.

Dès le lendemain, on décida de nous changer de place, et nous nous disposâmes à enlever nos blessés et à reporter notre ambulance un peu plus loin.” (*Ibid.*, p. 111.)

⁷ Georges DUHAMEL, *La Pesée des âmes*, *op. cit.*, p. 58.

⁸ Le 14 octobre 1918 son ami Jean-Richard Bloch lui rendait compte de l’acceptation de son dernier ouvrage. Il commentait à ce propos: “[*Civilisation*] C’est un livre d’un talent

reconnaissance littéraire du Goncourt. La condition médicale de l'écrivain a sans doute marqué les pages de ses oeuvres transies d'une souffrance que l'auteur saisit avec justesse et obstination:

Le sort m'a, pendant la guerre, assigné une place et une tâche telles que la douleur est mon unique spectacle, mon étude et mon adversaire de tous les instants. Que l'on m'excuse d'y songer avec une persévérance qui ressemble à de l'obsession.⁹

Pendant des jours et des nuits le médecin a enregistré sur son esprit les paroles des blessés, leurs rôles, leur comportement face à la mort, enfin tout ce qui peuple ses histoires de guerre. Procédé à ne pas négliger car il modèle l'essence des oeuvres: Duhamel lui-même insiste souvent, aussi bien par une voie publique¹⁰ que privée¹¹, sur l'aspect de témoignage de ces récits. En fait, le choix formel dépasse la simple orientation stylistique pour devenir une éthique. Lorsque Duhamel raconte la douleur des souffrants, non seulement il s'oppose à une littérature idéalisée comme l'a fait Barbusse, mais en plus il exprime des propos d'habitude noyés dans le non-dit¹², d'où sa valeur et son originalité.

extraordinaire, qui émeut profondément. On l'a beaucoup lu autour de moi, dans cet hôpital, –toubibs et blessés; l'opinion est unanime. je dois même ajouter que bon nombre de vos lecteurs, dont je suis, attendent que le Prix Goncourt donne à votre livre la diffusion définitive qui lui est due.”(*Correspondance Jean-Richard Bloch – Georges Duhamel (1911-1946)* in *Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil*, n° 17. Juin 1996. p. 74.) D'ailleurs le même Duhamel en donne la preuve lorsque dans *La Pesée des âmes* évoque la visite du directeur afin de le féliciter pour son ouvrage et que celui-ci assure: “Vos épreuves [de *Civilisation*], dit-il, mettront longtemps à vous revenir, car tout le monde voudra les lire et tout le monde en sera touché. Le général de corps d'armée veut en parler à ses chefs. Enfin, vous le voyez, c'est un événement.”(*Pesée, op. cit.*, p. 189.)

⁹ Georges DUHAMEL, *La Possession du monde*, Mercure de France, Paris, 1963, p. 14.

¹⁰ Dans ses livres on y trouve plusieurs allusions dont l'une des plus éclairantes: “Avec beaucoup d'humilité, je commençai de narrer les histoires des blessés que j'avais soignés depuis le début de la guerre et dont les actes, les paroles ou le caractère me semblaient exemplaires. Je me donnais pour règle de ne pas céder, au moins dans ces premiers essais, aux tentations de la fable, de ne rien ajouter à cette simple et majestueuse vérité, de ne prendre avec elle aucune des franchises ordinaires du conteur, sinon celle, primordiale, qui consiste à ne pas tout dire.”(Georges DUHAMEL, *La Pesée des âmes, op. cit.*, p. 141. Cf. aussi *Vie des martyrs, op. cit.*, p. 188.)

¹¹ “Vous savez, il n'y a là aucune espèce de chose touchant de près ou de loin à la littérature. Je me suis fait le secrétaire obscur et attentif de braves gens qui meurent sans autres témoins que moi, et j'ai décidé de faire connaître au monde leurs paroles et leurs actes pour que cela ne soit pas perdu. Voilà! je signe cela comme un scribe fidèle et scrupuleux. Et ce n'est pas inutile, car beaucoup de gens qui voient les mêmes choses tous les jours ne s'en rendent un compte exact qu'après avoir lu mon “rapport” et décident de mieux regarder, de mieux comprendre.”(*Correspondance Jean-Richard Bloch – Georges Duhamel (1911-1946), op. cit.*, p. 67-68.)

¹² A cet égard, on n'a qu'à rappeler la définition du mot douleur pour laquelle nous empruntons les mots de Max Schwob: “...le mot «douleur» garde de façon communément admise une double définition: elle est une sensation unique, particulière, individuelle, intransmissible, intraduisible, toujours (ou presque si on exclut de ce cadre les cas exceptionnels d'absence génétique de sensation douloureuse) reconnaissable en tant que telle par celui ou celle qui la ressent; elle est aussi l'ensemble de tous les phénomènes physiques, psychologiques ou moraux ressentis comme

Il faudrait préciser toutefois, que malgré les arguments de vérité de l'écrivain, on ne peut pas ignorer la présence de l'imagination dans ces épisodes si touchants. C'est cette caractéristique-là qui permet au lecteur de franchir le passage entre les histoires concrètes qui animent ces livres et le message plus abstrait et universel transmis par l'écrivain: les plaies des corps humains se redoublent de successives atteintes portées contre les valeurs de l'individu et qui donnent l'estocade à la civilisation occidentale.

De tels raisonnements permettent déjà d'entrevoir avec quels traits se pare la douleur duhamélienne. Certes, on assiste à un étalage de plaies, de perforations, de gangrènes,... bref, de blessures physiques exigeant un soin chirurgical quelquefois coûteux et auquel le Duhamel médecin s'est bientôt habitué. Pourtant, ses récits n'en finissent pas là. La douleur physique s'accompagne d'une souffrance morale qui ne mérite pas moins d'attention et que l'écrivain ne parvient pas à assimiler dans sa totalité¹³. Les symptômes du corps sont traités par le professionnel, mais souvent il ne peut pas s'empêcher d'observer les signes relatifs au penchant spirituel humain. Un exemple clair survient lors de l'enterrement du lieutenant Limberg. Au moment où M. Gilbert communique la mort à un des amis du défunt, on n'a plus besoin des commentaires de l'auteur:

Le sous-lieutenant David resta quelque temps immobile. Un tic nerveux se mit à tourmenter une moitié de son visage. Il avait l'air accablé et épongeait ses tempes, humides d'une sueur soudaine. Nous respections cette douleur manifeste. Au bout d'un moment, il se leva, salua militairement et fit mine de prendre congé.¹⁴

Dans ce cas, le tic, la sueur ne sont pas le produit d'une maladie, mais les révélateurs d'une souffrance morale.

Comme le médecin qui cherche à déceler la cause du mal, de même l'écrivain se voue à décrire les origines de ce désespoir. La source n'est pas difficile à cerner: il s'agit de la guerre. Dans *Vie des Martyrs* la première page se range déjà sous les auspices de la douleur. La personnification du paysage devient un procédé pour agrandir le retentissement, l'écho des conséquences de la lutte. Les villages, les campagnes restent le visage d'un monde assailli par une guerre qui "y sème des épaves".

Un tel propos revient comme un *leitmotiv* obsédant le long de tout l'ouvrage: ainsi, dans le chapitre consacré à Verdun Duhamel rencontre un homme "énergique et résolu" qui préfère tout à la guerre. A notre avis,

«désagréables», «douloureux», «angoissants»" (Max SCHWOB, *La douleur*, Flammarion, 1994, p. 102.)

¹³ Nous coïncidons avec Gérard Duhamel dans son affirmation: "Sur le plan technique, il s'adapte vite et devient rapidement un chirurgien habile. Mais sur le plan moral, ce n'est pas peu de dire qu'il subit une véritable révélation." ("Georges Duhamel chirurgien de guerre" in *Georges Duhamel médecin écrivain de guerre. Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil*, novembre 1994, p. 21.)

¹⁴ Georges DUHAMEL, *Civilisation*, *op. cit.*, p. 128-129.

l'anonymat de ce personnage contraste avec les individualités parsemées dans l'oeuvre et n'intervient pas en vain. Au contraire, il sert à élever au général ce qui aurait pu demeurer un critère particulier. Critère qui néanmoins ne réussit pas à démériter la guerre: la souffrance se produit au niveau de l'individu –à plusieurs reprises Duhamel la qualifie de “solitaire”– et donc, elle favorise la lutte.¹⁵

A son tour *Civilisation* n'épargne non plus la cruauté du conflit qui parvient même à déshumaniser ses dégâts. On n'a qu'à considérer le témoignage transcrit à propos de l'étape de la Somme:

...les blessés étaient tous couchés et grièvement atteints. Rangés côte à côte, sur le sol rugueux, ils formaient une mosaïque de souffrance teinte aux couleurs de la guerre, fange et sang, empuantie des odeurs de la guerre, sueur et pourriture, bruisante des cris, des lamentations, des hoquets qui sont la voix même et la musique de la guerre.

Ce spectacle me glaça. [...] Il me fallait apprendre une autre horreur, celle du «tableau», l'accumulation des victimes gisantes, la perspective du vaste hall grouillant, au ras du sol, d'un amas de larves humaines.¹⁶

Le ton du narrateur s'est durci par rapport à l'oeuvre précédente, peut-être à cause du pessimisme provoqué par la prolongation imprévue de la boucherie. L'homme est en proie à sa douleur, il est devenu un ennemi pour lui-même.

Dans *La Possession du monde*, élaboré après la catastrophe et où l'intellectuel se lance à la poursuite d'une sagesse fondée sur une culture humaniste, Duhamel revient sur la défaite provoquée par la guerre. Dans cette occasion la cible s'est élargie; il ne s'agit plus de Revau, de Dauche, de Carré ou de Mercier, mais de toute la structure sociale qui les avait hébergés:

Quelle que puisse être l'issue définitive de la guerre, elle marque et marquera une période de profond désespoir pour l'humanité.[...]

Entre tous nos sujets de déception, s'il en est un qui nous demeure pénible, c'est l'espèce de faillite dont voici convaincue notre civilisation.¹⁷

De surcroît, l'horreur de la guerre frappe d'autant plus que la vie de l'homme de la Belle Epoque battait dans la douceur. *Vie des martyrs* en fournit un excellent exemple à travers la métamorphose subie par le château où Duhamel loge en Artois. La pièce où autrefois une jeune fille se parait pour recevoir une *société brillante*, salle avec des connotations d'insouciance, d'allégresse et de pureté, est devenue tout à fait le contraire:

¹⁵ “En dépit de toute protestation de sympathie, l'être dans sa chair, souffre toujours solitairement, et c'est aussi pourquoi la guerre est possible.” (*Vie des martyrs*, *op. cit.*, p. 161. Cf. aussi p. 171.)

¹⁶ Georges DUHAMEL, *Civilisation*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁷ Georges DUHAMEL, *La Possession du monde*, *op. cit.*, p. 209. Au fait il ce sujet ne le quitte de sa vie. Au contraire, il revient sans cesse. Cf. à cet égard, *La Pesée des âmes*. *op. cit.*, p. 130.

espace de douleur, et encore de douleur sordide, de mort car on y reçoit ceux que *leurs cris ou leur odeur rendent intolérables aux autres*.

Dans *La Possession* le raisonnement se généralise pour évoquer la rupture qu'a entraîné le conflit de 1914. Naguère on s'était dévoué à l'exaltation du corps, de la chair; l'homme vivait rassuré de son pouvoir physique... Quelle dissemblance alors, avec les êtres mutilés, meurtris, endommagés et presque éviscérés que la guerre dévoile! Pour saisir la portée du contraste, il suffit de rappeler le cas de Carré, un homme fort d'esprit et voué à la mort car *l'homme n'est pas fait pour souffrir, vraiment, avec ce misérable corps si peu fidèle!*

De là en résulte la contestation du progrès scientifique. Non pas que Duhamel abhorre les avances techniques, tout simplement il n'accepte pas que l'homme puisse employer son intelligence à parfaire des moyens destinés à l'annihilation du genre humain. L'admiration éprouvée dans *Vie des martyrs* à l'égard des corps frêles mais qui résistent les offenses de la lutte traduit, au fond, l'amertume de l'écrivain face à ce monde occidental qui s'autodétruit. Il en est aussi question quand il regrette que le noble métal des balles soit employé à des fins si éloignées du bonheur¹⁸. Au fait, l'essence de son humanisme consiste à mettre en cause la culture matérielle qui a énié l'humanité et qui a déchaîné une méconnaissance des possibilités réelles.

[La guerre] nous a permis de mesurer toute l'humiliation de la civilisation morale devant l'autre, la civilisation scientifique et industrielle, que l'on pourrait encore appeler civilisation pratique.¹⁹

La guerre est donc, conçue comme une rupture -par les révélations entraînées- mais à la fois, comme une continuité puisqu'elle mène à bout les tendances jusqu'alors amorcées. Cet argument explique pourquoi dans *Civilisation* l'homme est jugé une maladie pour ses proches. De là encore que dans les "lumières" portées sur sa vie Duhamel puisse qualifier les deux guerres mondiales de *guerres civiles de la race blanche*²⁰. Phénomène donc, qui atteint exclusivement le monde occidental et qui traduit l'aspect contre-nature du conflit.

Mais une fois la source du mal décélée, il faut envisager comment l'auteur se prend aux soins de la douleur. Sa formation médicale a dû, probablement, l'influencer car elle lui fournit une connaissance approfondie sur les rouages physiques du corps. Il faudrait, en plus ajouter sa propre expérience: à en croire à *La Pesée*, lui-même, il subit quelques épreuves. Tantôt il est question de laryngites, de gerçures, de dysenterie, de fièvres, ... A toutes les reprises les symptômes ainsi que les traitements sont décrits avec sobriété, avec la précision d'un bon connaisseur qui ne peut pas échapper à sa

¹⁸ Cf. *La Possession du monde*, op. cit., p. 94.

¹⁹ *Ibid.* p. 120. Cf. aussi p. 209-210.

²⁰ *La Pesée*, op. cit., p. 10.

discipline comme médecin tel que lui rappelle le professeur Luc pendant le traitement de sa sinusite maxillaire:

Cette anesthésie fut sommaire. En sorte que, au moment où Luc enfonça la râpe, je lui dis, simplement: "Vous me faites mal." Il me répondit, imperturbable: "Un médecin doit donner l'exemple."²¹

Par contre, est-il assez informé à propos de ce deuxième volet, l'attitude morale, qui accompagne la souffrance?

Selon toutes les apparences, la guerre entraîne un apprentissage dans tous les sens. Tout d'abord le combat engagé en 1914 devient une prolongation des études médicales. La barbarie apporte de nouveaux cas exigeant de nouveaux soins. Aisi, dans *La Pesée*²² le narrateur remarque la différence entre les techniques employées par le père Picqué (le drainage des plaies,...) et les critères les plus traditionnels, représentatifs des pratiques habituelles pendant le XIXe siècle. De même dans *Civilisation*²³ le progrès médical issu de la bataille devient parfois un argument procuré aux malades afin d'alléger leur souffrance. De cet angle de vue les récits de guerre peuvent être considérés comme un rapport où se recensent les moyens employés pour soigner et guérir. Cette considération les rangerait sous la même rubrique que d'autres témoignages médicaux, et pourtant nous sommes rétifs à dénier leur originalité. Dans son analyse sur ce sujet Stéphane Audoin-Rouzeau remarque une constante:

...la complaisance descriptive devant la déshumanisation des corps par le combat, à laquelle n'échappe d'ailleurs pas plus Duhamel que les autres témoins-médecins, doit-elle être comprise comme une tentative d'exorciser une expérience d'autant plus insupportable que la faiblesse des moyens pour soulager et pour guérir pouvait conduire à un certain découragement professionnel?²⁴

Certains passages duhaméliens laissent entrevoir la désolation de l'auteur, son impuissance lorsque sa formation médicale ne parvient pas à résoudre le problème. Cette insuffisance, il tente de la combler à travers une aide morale fournie aux blessés. C'est ainsi que la guerre devient aussi une découverte du côté du métaphysique. Souvent dès les premières pages le lecteur est confronté à un redoublement de la douleur²⁵.

Ce double visage du mal se trouve à l'origine du double rôle que Duhamel accorde au médecin. Il va de soi que le personnel soignant doit

²¹ *Ibid.*, p. 280.

²² Cf. p.45-46; 73.

²³ Georges DUHAMEL, *Civilisation*, *op. cit.*, p. 52.

²⁴ Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, "Témoignage combattant, témoignage médical en 1914-1918" in *Georges Duhamel médecin écrivain de guerre*, *op. cit.*, p. 33.

²⁵ Georges DUHAMEL, *Vie des martyrs*, *op. cit.*, p. 6. *Civilisation*, *op. cit.*, p.27.

s'occuper des blessures physiques. Devoir qui n'entraîne pas peu de soucis, surtout dans des moments où le rythme du travail s'intensifie²⁶. Mais en plus le médecin ressent une obligation morale: la douleur instaure entre lui et les malades une fraternité qui le pousse à traiter aussi le domaine de l'âme. A la tâche matérielle se joint un labeur spirituel. C'est sous ce deuxième étendard que l'écrivain peut noter à propos de Marie Lerondeau:

Mais Marie, rouge et craintif, refoule cependant la souffrance indue et, tant que dure le pansement, je lui contiens fortement l'âme pour l'empêcher de souffrir en vain, comme d'autres lui serrent et lui maintiennent les poignets. Et puis, tout à coup, c'est fini. Je lui montre un sourire fraternel qui détend son front comme un arc.²⁷

ou que dans *Civilisation* il peut afficher son désaccord avec les discussions scientifiques de M. Dufrêne et du professeur Proby²⁸. Ces spécialistes présentent dans leurs arguments une rigueur proche à la dureté. Ils s'imposent une discipline stricte et bénéficient d'une familiarité avec la souffrance d'autrui qui leur permet de jeter un regard lucide mais froid sur la douleur. Ce passage se range aux antipodes de la conduite manifestée par Duhamel lui-même, capable de fondre en larmes lorsqu'il reçoit l'ordre de quitter l'ambulance du chirurgien parisien Marcille. Même si au début l'auteur nous a avertis sur les *histoires extravagantes* qui composaient la légende de ce dernier, il n'empêche qu'une éloquente antithèse se dresse entre ses manières et celles de Duhamel. Accordons la parole à l'écrivain:

Je lançai, de loin, un regard sur les salles du vieux castel où les blessés attendaient la fin de leur long martyre. Et, recru que j'étais par la fatigue et par l'amertume d'un tel échec, je ne pus retenir mes larmes.

Je pleurais là, debout, à la porte même des salles où souffraient les pauvres gens que je m'étais pris à aimer. M*** me considéra, curieusement, pendant une grande minute. Puis il s'écria, hochant la tête:

– Mon cher. Vous êtes une femme!

Ayant ainsi tout expliqué, du moins à son estime, il me tourna le dos, alléché par quelque nouvelle fantaisie de son insatiable démon.²⁹

D'après ces critères, ce n'est pas étonnant qu'il prône une communauté entre le médecin et le prêtre lorsque le souffrant faillit mourir³⁰. La fonction du premier consisterait à informer le curé sur l'état moral du malade, ce qui prouve une fois de plus que le modèle médical proposé par Duhamel dépasse les limites du physique. Cet argument témoigne, à notre avis, un désir de compensation: le thérapeute ne pouvant pas atteindre un

²⁶ *Ibid.*, p. 100.

²⁷ Georges DUHAMEL, *Vie des martyrs*, op. cit., p. 27.

²⁸ Georges DUHAMEL, *Civilisation*, op. cit., p. 157-161.

²⁹ Georges DUHAMEL, *La Pesée des âmes*, op. cit., p. 68-69.

³⁰ *Ibid.*, p. 97.

rétablissement de la santé, il essaie d'améliorer la composante spirituelle des malades de même que l'écrivain, par sa plume – nous rejoignons les thèses de Mme Arlette Lafay³¹ – lutte contre la mort qui anéantirait l'homme souffrant. Il s'agit donc, de trois moyens de combat portés contre le mal, moyens en aucun cas exclusifs mais complémentaires. C'est cet aspect globalisateur qui rend originales les théories de l'auteur. En plus, il faudrait préciser qu'une telle association éclaire le concept duhamélien sur le genre humain. Ses arguments ébauchent l'homme comme un être métaphysique qui imagine l'univers peuplé de forces bienfaisantes ou punitives. Dans ce dernier rang se classe la souffrance. Tel concept rappelle celui de Voivenel en 1934: "Les médecins furent d'abord des prêtres. Aujourd'hui encore le sorcier chez les nègres est chargé de guérir."³²

Quant au troisième terme, l'écriture, il s'agit d'un refuge jailli à conséquence – nous nous en tenons à Voivenel – de l'idéalisme médical et qui contrebalancerait les servitudes du métier³³. Bref, on aboutit à l'ébauche d'un monde qui, sans refuser le progrès scientifique accorde une place non moins importante à la réflexion spirituelle.

Mis revenons à nouveau à la douleur, cette fois pour indiquer de quelle physionomie elle se pare. Duhamel établit une typologie où il distingue entre une douleur négative et une autre dont les suites aboutiraient au positif. Quant à la première il en fournit un exemple illustrateur dans *La Pesée* lorsqu'il raconte leur escapade à Oyons. La campagne lui offre un spectacle hideux: les arbres ont été non pas totalement détruits mais assez mutilés pour les vouer à la mort. Face à ce paysage le désarroi devient ressentiment quand il constate que la barbarie a comme point de départ *la joie de faire mal*. La douleur menant à un réjouissement privé et donc condamnée par l'écrivain.

Par contre, maintes fois Duhamel découvre dans la souffrance des conséquences heureuses. Le cas le plus révélateur serait celui de l'accouchement. Loin d'être considérée comme un châtement, la punition divine "Tu enfanteras dans la douleur" est envisagée en tant que point de départ d'un lien beaucoup plus profond que celui de la vie. A notre avis, Duhamel jalouse la parfaite connaissance que la mère a de son fils avant même qu'il soit né:

³¹ "En se disant «témoin incorruptible de la vie» (CPP, 20), en prétendant communiquer ce qu'il sait et cela seulement, l'écrivain pouruist une quête du salut et une recherche de sens que lui imposa durant la guerre un gaspillage inouï de vies humaines. Il s'agit pour lui de perpétuer par l'art la mémoire des martyrs, de reprendre le combat que le médecin, bien souvent, ne peut mener jusqu'à la victoire." (*La sagesse de Georges Duhamel*, Minard, Paris, 1984, p. 212.)

³² Paul VOIVENEL, *Le médecin devant la douleur et devant la mort*, Librairie des Champs Élysées, Paris, 1934, p.10.

³³ "De vivre, le matin parmi les fièvres et les odeurs des maladies [...] tout cela crée chez le médecin le besoin de s'évader vers les paysages ensoleillés de l'esprit, de communier avec l'âme des artistes et des écrivains, et d'éprouver le réconfort et la sérénité des croyances religieuses." (*Ibid.*, pp. 35-36.)

...ton rôle est plus beau que le mien, puisqu'il réserve plus de souffrance. Laisse-moi te contempler avec envie. Laisse-moi songer à mon sort avec regret.

Tu as porté, tu as enfanté, tu as nourri. Ce n'est pas à mes flancs que ce petit corps a pesé. Ce n'est pas ma chair que cette tendre bouche avide a mordue. Je n'ai rien eu de cette souffrance. Tu l'as toute gardée pour toi. J'en ai ramassé des miettes, comme un pauvre.³⁴

Il s'agit là d'une argumentation qui met en lumière la thèse poursuivie le long de tout cet ouvrage: l'écrivain part à la recherche d'une sagesse lui permettant de posséder le monde, non pas d'un point de vue matériel, mais spirituel ou moral –pour en citer son propre vocable–³⁵. Telle possession découle de la pleine conscience de l'univers qui nous contient³⁶. C'est dans ce procès où la souffrance trouve sa raison d'être: Duhamel montre un grand soin au moment de distinguer entre le bonheur suprême et les jouissances sensorielles. Ces dernières trouvent dans la douleur un contretemps alors qu'il s'agit d'un moyen pour atteindre le premier stade:

Souffrir d'abord! C'est sûrement une des grandeurs de notre race, et nous n'aimons vraiment nos biens que pour ce qu'ils nous ont coûté de larmes, de sueur ou de sang.³⁷

La métamorphose subie par la devise tolstoïenne "Servir d'abord" montre au lecteur la nature de l'engagement duhamélien. Non pas qu'il s'agisse d'un massochiste; son procès consiste à donner un sens positif à des expériences où apparemment il n'y aurait que du malheur. Dans ce même sens on peut interpréter l'histoire du lieutenant Dauche: lorsque le narrateur apprend la vraie portée de sa blessure, il s'enlise dans une souffrance qui vient remplacer celle de Dauche, par surcroît inexistante:

Chose invraisemblable, j'avais l'air d'être l'homme frappé et il semblait, lui, l'homme dans la pleine possession de ses forces. Je l'ai bien dit: je vivais pour lui les affres de la mort.³⁸

C'est cette douleur qui lie le narrateur de façon intime à son ami dans une affliction morale enrichissante et destructrice à la fois. Les deux convalescents sont unis et éloignés par le souvenir de la guerre et par ses conséquences.

D'ailleurs ce chapitre exemplifie d'autres thèses plus tard énoncées dans *La Possession*. Notamment il étale la tendance humaine au partage de la

³⁴ Georges DUHAMEL, *La Possession du monde*, *op. cit.*, p. 144-145.

³⁵ *Ibid.*, p. 219.

³⁶ "Le bonheur est fondé sur la possession, c'est-à-dire sur la connaissance parfaite et profonde." (*Ibid.*, p. 29.)

³⁷ *Ibid.*, p. 62.

³⁸ *Civilisation*, *op. cit.*, p. 64.

douleur d'autrui. Tendances où se contiennent des germes de religiosité qui déguisent les faux-souffrants en des ersatz du personnage christique.³⁹ Une telle conception rejoint l'idée duhamélienne que la douleur ne s'en tient pas au domaine du corps, elle atteint aussi l'esprit. Et de même, dans d'autres cas elle a beau abîmer la carcasse, elle ne peut rien changer des attitudes morales de l'individu.⁴⁰

Enfin si la souffrance se range encore du côté positif, c'est par les découvertes qu'elle permet d'entreprendre. Les situations les plus misérables révèlent les hommes les plus courageux. Elles rendent les êtres plus sensibles. En outre, pour ce qui est de Duhamel, lui-même ne fut amené à la construction de sa sagesse à cause des révélations de sa douleur et que les découvertes scientifiques ne pouvaient pas expliquer?

A cette typologie de la douleur il faut ajouter un de ses effets. La souffrance tend à déshumaniser l'homme, elle défigure l'individu. On n'a plus qu'à ouvrir *Vie des martyrs* et à contempler la présentation de Carré et Lerondeau, décrits comme "deux colis encombrants et misérables". Leur déformité atteint le point culminant à travers l'effacement de l'âge sur leurs visages. C'est contre ce résultat que lutte la plume de Duhamel. A ce but il emploie trois procédés: tout d'abord on assiste dans ses récits à la contemplation de la douleur de Carré, de Mercier, de Derancourt, de Mouchon, de Bride, de Ponceau et de tant d'autres. La lutte contre l'anonymat s'instaure à travers l'individualisation que les noms imposent. Que l'on prenne plusieurs passages, on verra comment, en général, le nom est cité dans les deux premières lignes dans un dessein de personnaliser et de contrebalancer les conséquences d'une guerre où l'homme risque de perdre son identité.⁴¹

—Un deuxième moyen pour mener le combat contre l'annihilation humaine consiste à remarquer les traits d'identité correspondant à chaque individu. Très souvent il s'agit du visage. L'écrivain reste attentif surtout au regard, ce qui n'exclut pas les autres membres faciaux. Pour nous, le recours de Duhamel dépasse la simple curiosité dont il parle dans *La Possession*⁴². Puisqu'il propose d'atteindre la possession du monde par la connaissance profonde de cet univers, l'attention portée sur le visage devient un outil pour percer le "coeur" de l'homme. Reprenons le passage de Carré et Lerondeau pour y apprécier comment leur masse informe entend le chemin de la différenciation à partir du moment où l'on observe le visage de vieillard pour

³⁹ *La Possession du monde, op. cit.*, p. 140.

⁴⁰ Souvent dans *Vie des martyrs* l'écrivain insiste sur ce que les souffrants doivent avoir recours à l'âme afin de surmonter, ou du moins de supporter, les défaillances corporelles.

⁴¹ Nous nous joignons aux idées de Martin O'Shaughnessy, notamment quand il affirme: "Toute l'oeuvre de guerre de Georges Duhamel représente un combat contre cette déshumanisation, cette réduction de l'homme à son corps, à un chiffre, à une étiquette." ("Analyse idéologique des écrits de guerre de Georges Duhamel" in *Georges Duhamel médecin écrivain de guerre, op. cit.*, p. 44.)

⁴² *La Possession du monde, op. cit.*, p. 45.

l'un, celui d'un enfant pour l'autre. Mouchon a *une belle figure d'enfant bien élevé*. Ponceau était *un gros blondasse, un peu soufflé, avec une barbiche décolorée et des yeux très gros, très gros...* Et ainsi de même pour d'autres martyrs. Par surcroît, ce n'est pas en vain que le premier chapitre de *Civilisation* s'intitule "visage". A en juger par le bref contenu, le lecteur peut déceler le rapport instauré entre cette partie corporelle et la spiritualité de l'individu. Voilà pourquoi le visage décrit devient susceptible de représenter l'âme française et d'encadrer le contenu de l'ouvrage. D'ailleurs cette correspondance du physique avec l'esprit n'est pas nouvelle, elle s'était déjà manifestée dans *Vie des martyrs*, on n'a qu'à rappeler des mots tels que:

Avec ses lèvres livides qui ne se distinguent plus du reste de la face, avec ses pupilles noires, immenses, l'homme montre un visage où resplendit une âme intacte qui n'abdiquera qu'au dernier moment.⁴³

Ce concept explique pourquoi l'absence de regard symbolise la mort⁴⁴, ou encore pourquoi ce médecin dont les soins dépassent la limite des plaies reste si attentif au dialogue qui s'instaure avec les yeux des blessés comme indicateurs de l'état de leur for intérieur⁴⁵. L'exemple de Bride, analysé avec rectitude par Mme Arlette Lafay, nous permet de conclure avec elle:

Ce n'est pas le sourire qui obsède ici le médecin, comme chez Saint-Exupéry, le sourire des compagnons morts, mais le regard, parole silencieuse, la plus expressive de l'intimité de l'être.⁴⁶

Le procédé atteint son sommet avec la mort de Mercier dont les yeux, dans une image presque surréaliste, laissent couler des larmes juste après son décès. L'écrivain montre ainsi à quel point le mal moral, et par ce même biais la faillite de la civilisation, subsiste dans le monde même après la fin d'une existence.

Or, si le visage fait défaut, d'autres particularités rachètent l'individu de l'anonymat où la douleur le plonge. Nogue est *courageux, mais Normand*; Bouchentou n'est pas *très communicatif*; Cousin aime à *prolonger la vie d'autrefois jusque dans la vie future*; untel est *zouave*; untel *n'est pas le bel et grave Arabe* ... Dans tous les cas l'écrivain relève des traits contribuant à ébaucher un caractère. Les personnages acquièrent une identité propre qui souvent procède de leur âme et non pas de leur corps afin de les opposer à l'effacement humain provoqué par la guerre. A nouveau la plume poursuit un but impossible pour le médecin.

⁴³ *Vie des martyrs, op. cit.*, p. 37.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 78, p. 84.

⁴⁵ *Vie des martyrs, op. cit.*, p. 180. *Civilisation, op. cit.*, p. 104.

⁴⁶ "La mort de Bride" in *Georges Duhamel médecin écrivain de guerre, op. cit.*, p.60.

–Enfin, un troisième procédé par lequel l’auteur s’engage à la personnalisation de ses créatures repose sur l’examen des circonstances individuelles où se déroule le procès douloureux. Certes, il s’agit là d’un critère relevant les principes médicaux: Ronald Melzac nous apprend que “une interprétation différente des situations génératrices de douleur détermine le degré et le type de douleur éprouvée.”⁴⁷ Pourtant, il s’agit là de thèses modernes⁴⁸. Duhamel dévance donc son temps lorsqu’il établit un rapport direct entre l’intensité de la douleur, la gravité de ses plaies et l’état d’âme du souffrant. Un cas évident est illustré dans les premières pages de *Vie des Martyrs*: Carré et Lerondeau arrivent à l’hôpital ayant reçu une blessure pareille. Leur jambe a été cassée par une balle, ce qui les a réunis dans un même destin. Pourtant quelle différence entre leur perception de la souffrance:

Carré a pris tout de suite de l’avance. Il a fait un véritable bond. Alors que Lerondeau semble encore emmaillotté dans une hébétude plaintive, Carré, déjà, m’enveloppe d’un regard affectueux et profond. Il me dit:

“Il faut faire tout ce qu’il faut.”

Lerondeau ne sait encore que chanter une phrase à peine articulée:

“Faut pas me faire de mal!”⁴⁹

Le courage montré depuis le premier instant par Carré le pousse à vouloir apprendre à Lerondeau le moyen de résister à la douleur. Il n’y réussit pas: Lerondeau continue avec ses plaintes. Il n’y réussit pas car la plaie ne dévore pas uniquement sa cuisse mais sa conscience; elle touche au noeud où tous les sentiments sont en germe, et que Duhamel appelle *âme* sans que le contenu de ce terme coïncide avec celui proposé par la doctrine chrétienne. A l’évidence, c’est difficile de se transporter à l’âme d’autrui et encore plus, de la modifier.⁵⁰

La thèse proposée par l’écrivain ne s’en tient pas là: Carré, le blessé vaillant, celui qui se plaint à peine, ne peut pas éviter de sangloter au moment où il perd le contrôle de son ventre⁵¹. De ce passage on en déduit que même si Duhamel ne peut pas ignorer la gravité de certaines plaies et par conséquent, il doit la traduire en des termes de souffrance, il n’y a pas entre ces deux éléments une stricte logique. Par contre, ce qui paraît clair c’est que la douleur ne peut pas échapper à l’état d’âme du souffrant.

⁴⁷ Ronald MELZACK, *op. cit.*, p. 22.

⁴⁸ Melzac apporte comme preuve à ses hypothèses l’étude de Beecher, datée de 1959, après que ce dernier eut observé le comportement des soldats de la deuxième guerre mondiale et dans leur vie militaire et dans leurs habitudes civiles. (MELZACK, *op. cit.*, p. 22-23.)

⁴⁹ *Vie des martyrs*, *op. cit.*, p. 12.

⁵⁰ “...il n’est plus facile d’apprendre le chinois que d’apprendre le métier de la douleur.” (*Vie des martyrs*, *op. cit.*, p. 147.)

⁵¹ *Ibid.*, p. 31-32.

Telle impression se répète à nouveau dans l'histoire de Tricot. Malgré les terribles infirmités qui le rangent parmi les agonisants, ce brave ne cesse pas dans sa lutte. Pourtant, il lui suffit d'un petit bouton pour atteindre la mort car bien qu'inoffensif, il est devenu *l'étincelle qui fait déborder le vase*. A l'inverse, seulement les effets de l'amour permettent à Ponceau de contrebalancer la fièvre et de poursuivre son combat contre le mal.

Enfin le lecteur ne peut pas oublier le scepticisme et l'ironie duhaméliens lorsqu'il aborde la douleur des victimes riches: le "grand" marchand de porcelaine fonce dans le ridicule lorsqu'il espère rattraper sa santé à travers ses possessions matérielles. A celui-ci s'ajoute Lévy, le *commerçant sérieux* qui recense son expérience en des termes d'argent, comme s'il s'agissait d'une affaire économique. Aussi cette *au moins duchesse* devient hideuse par son ostentation: elle veut visiter quelques spécimens de l'hôpital et toutefois, elle ne peut rien y comprendre car son parfum lui empêche même de sentir l'odeur de leur douleur. Sur ce point il est vrai que –d'après les thèses de Martin O'Shaughnessy–

nous voyons se reproduire une certaine vision égalitaire (mais non pas socialiste) de la société qui trouve ses racines dans la tradition républicaine en France met qui oppose le peuple et les privilégiés.⁵²

En outre, ces caricatures nous permettent de découvrir un nouvel attribut de la souffrance, de concevoir la douleur comme une éthique. Certes, la douleur imprime son sceau sur tout ce qu'elle atteint, mais

tout le monde ne sait pas souffrir, et quand on sait, faut-il encore s'y prendre de la belle façon pour s'en tirer avec honneur.⁵³

Cet axiome expliquerait le pourquoi Duhamel repère des détails qui dans un autre contexte sembleraient insignifiants. Vg., l'abondance de cris par lesquels Carré nuance l'intensité de sa douleur et qui dans l'ouvrage, devient un de ses signes distinctifs. Le long des récits on perçoit avec aisance l'admiration profonde de Duhamel envers les individus qui acceptent la souffrance parce qu'il prennent conscience de leur état et qu'ils ne s'abandonnent pas à des manifestations exagérées ou propres à la peur. D'ailleurs ce n'est pas en vain que l'intellectuel consacre un chapitre de *La Possession* à la "douleur et renoncement". Dans sa sagesse ces éléments trouvent leur place en tant que sensations qui apprennent à l'homme à s'accepter et à accepter son entourage positivement.

Quant au vocabulaire employé, son instruction médicale à la fois que la prolongée expérience parmi les souffrants influencent d'une manière déterminante ses moyens d'expression. Le lecteur peut cerner avec précision

⁵² Martin O'SHAUGHNESSY, *op. cit.*, p. 47-48.

⁵³ *Vie des martyrs, op. cit.*, p. 17.

certains types de blessures, leurs symptômes ainsi que les traitements appliqués. Les “escarres”, la “jambe broyée”, “l’oeil crevé”, “le bras désossé”, “les membres arrachés”, “la plaie noire et verte”, “le moignon à vif, suintant, sanglant, agité de secousses” exigent des “sondes”, des “gouttes de chloroforme”, des “mèches”,...

Duhamel tient à racheter de l’oubli des cas individuels, capables d’être reconnus, d’où son intérêt à fournir au lecteur dans chaque épisode le nombre maximum de coordonnées indicatrices, au détriment de mots génériques qui néanmoins se répètent souvent.

Parfois l’écrivain a recours à ses connaissances médicales afin de bâtir des comparaisons qui sont peu en rapport avec la maladie:

Rouge, *apoplectique*, l’officier d’administration me considérait avec un regard furieux, au fond duquel il y avait une sorte de supplication lugubre.⁵⁴

Même dans *La Possession*, livre moins adonné à l’exhibition de cas particuliers qu’à l’exposé d’une philosophie à portée universelle, la détresse morale est décrite en des termes rappelant sa condition de médecin. On n’a qu’à consulter les premières pages⁵⁵ consacrées au bonheur pour retrouver des vocables tels que: “gémir”, “laver, tarir, fermer la vaste plaie”, “étancher et baigner tes chairs vives”, “saigner, oindre, panser”,... Termes qui, à l’évidence, n’empêchent pas la présence copieuse de génériques de l’ordre de “douleur”, “souffrance” ou “blessé”, ce qui permet de conclure à quel point il s’agit d’un sujet récurrent dans l’idéologie duhamélienne.

Une dernière remarque sur les propos linguistiques employés doit tenir compte du nombre de mots empruntés au christianisme: les “martyrs”, la “piété”, la “grâce”, l’“apostolat”, le fait d’appeler “mes frères” aux blessés, des expressions telles que “Aimez-vous les uns aux autres”... renvoient à la doctrine religieuse dont les dogmes ne s’accordent pas toujours avec les idées de l’écrivain, ce qui d’ailleurs lui valut les critiques de certains contemporains partisans⁵⁶. Lui, il prône le “règne du cœur” à la place du “règne de Dieu”. En fait ce phénomène indique à quel point Duhamel est imbibé dans une culture traditionnelle de laquelle il devient impossible de s’affranchir linguistiquement.

Malgré l’esclavitude par rapport au langage, dans ses récits de guerre Duhamel reste le médecin lucide, l’écrivain doué et le philosophe prêt à

⁵⁴ Georges DUHAMEL, *Civilisation*, op. cit., p. 164. L’italique est à nous.

⁵⁵ Cf. *La Possession*, op. cit., p. 23.

⁵⁶ Nous pensons à Armand Praviel qui dans son analyse à propos de l’oeuvre duhamélienne lui reproche son “mysticisme athée”, notamment pour *La Possession* il précise: “Tous les hommes, ici-bas, [...] rêvent invinciblement du royaume de Dieu. *La Possession du Monde*, d’ailleurs, reconnaît cela, de temps en temps. On y trouve des aspirations justes. [...] Mais ces notations exactes et salutaires n’empêchent pas l’auteur de pouruivre sa tâche vaine de moraliste sans foi, sa folle tentative de posséder le monde, de nous apprendre à nous sauver tout seuls... Il n’a abouti qu’à écrire les *Hommes abandonnés*.” (*Du romantisme à la prière*, Perrin et Cie, Paris, 1927, p. 170-171.)

fournir une alternative à cette civilisation “de pacotille” qui résulte du progrès technologique. C’est peut-être l’union de ces trois composantes qui un jour amenèrent son ami Jean-Richard Bloch à dire:

Les Français sont en général maladroits pour parler de la guerre. Les Anglais l’ont plus facile, ayant moins de passion dans la chose, jusqu’ici. J’ai estimé les livres de Clutton Brock et de Ford Madox Hueffer, vue catholique et vue protestante. Vos *scènes* ont le grain de ce qui dure, elles aussi. J’en suis bien heureux, et je vous en félicite.⁵⁷

Et, certes, elles ont duré car dès nos jours certains passages remuent encore nos sentiments et, par leur actualité, ils nous mènent à réfléchir sur les attitudes humaines.

⁵⁷ *Correspondance Jean-Richard Bloch – Georges Duhamel (1911-1946), op. cit., p. 66.*